

# Séance de clôture de la promotion Claire Brisset du DU Protection de l'enfance

Eric Ghozlan, directeur du Pôle enfance,  
Co responsable du DU Protection de l'Enfance  
Vendredi 13 juin 2014

Cher Boris Cyrulnik, permettez-moi tout d'abord de vous remercier personnellement d'avoir accepté notre invitation à clôturer le cycle des 15 conférences du DU Protection de l'enfance que j'ai le plaisir d'animer avec mes collègues enseignants Céline MASSON, Xavier GASSMANN, Dimitri WEYL, Anne PERRET et Philippe PETRY. Je voudrais également remercier les experts en protection de l'enfance qui sont intervenus tout au long de cette année universitaire et dont certains sont venus ce matin vous écouter. Chacun dans son domaine, historiens de l'éducation, juristes, psychiatres, défenseure des enfants, psychanalystes, directrice de l'ASE, épidémiologue, sociologues, ethno clinicienne, victimologue, juge des enfants, directeur d'institution, a su apporté aux étudiants un corpus théorique ancré dans une expertise professionnelle et a su transmettre avec passion ses convictions cliniques et partager ses recherches.

Cher Boris Cyrulnik, vous êtes l'auteur de nombreux ouvrages au long desquels vous avez affiné le concept de résilience que vous avez introduit et popularisé en France. Je voudrais en quelques mots, énoncer quelques pistes de travail que vous nous avez livrées dans vos ouvrages et repérer leur mise en œuvre possible dans notre pratique et nos dispositifs cliniques à l'OSE qui paradoxalement ne sont pas exclusivement dans le domaine de l'enfance.

Dès les premières pages de votre livre « autobiographie d'un épouvantail » publié en 2008, vous plantez le décor, si j'ose dire, de la dimension ethnologique et culturelle de la reprise du traumatisme dans le tissu psychique de l'enfant traumatisé.

Dans l'après-coup d'un traumatisme chaque culture donne un cadre rhétorique qui permet à l'enfant traumatisé d'exprimer sa souffrance. Ces possibilités d'expression de la blessure permettent un remaniement résilient, ou l'empêchent.

Vous écrivez :

*« la souffrance est probablement la même chez tout être humain traumatisé, mais l'expression de son tourment, le remaniement émotionnel de ce qui l'a fracassé, dépend des tuteurs de résilience que la culture dispose autour du blessé. »*

Le récit que la victime fait, est structuré selon des lignes particulières à chaque culture qui définissent un cadre d'expression de la souffrance et donne une signification à cette souffrance.

Vous abordez une question fondamentale, en vous interrogeant sur les conditions de la résilience après le génocide rwandais dans la mesure où dans un génocide c'est la culture elle-même qui est atteinte, et les processus de résilience détruits, en d'autres termes vous insistez sur le fait que c'est la destruction du système symbolique qui est à l'œuvre dans le génocide.

Cette remarque générale me permet de faire le lien avec l'histoire de notre institution, l'OSE dont tout le travail de sauvetage des enfants juifs pendant la guerre, a permis une mise à l'abri et la préservation d'un noyau de vie psychique par les tuteurs de résilience qu'ont été tous les travailleurs sociaux, familles d'accueils, justes parmi les nations qui ont maintenu la flamme, source de vie psychique. Et encore, dans l'immédiat après-coup de la Shoah soulignons la participation active de l'OSE à la reconstruction auprès d'autres institutions de la communauté juive, des cadres socio culturels qui ont permis de renouer les liens de filiation rompus par la shoah. L'OSE comme d'autres institutions, a fonctionné comme un nom de famille, les enfants de l'OSE et joue le rôle symbolique de signifiant majeur dans la vie des rescapés de la Shoah. Après le génocide au Rwanda, vous citez dans « Autobiographie d'un épouvantail », ce cadre culturel qui interdit l'expression de

l'émotion liée au traumatisme du génocide le jour, le masque de la souffrance qui fait que chacun vit comme si de rien n'était en journée et qui le soir venu, en fait le récit sous forme d'un conte livré à l'écoute de la communauté lors de la veillée. C'est, vous nous dites, le cadre culturel qui inscrit les modalités de résilience. Ce cadre étant souvent incompréhensible aux autres humains issus de cultures différentes. Les enfants sont hantés par les fantômes de la nuit...

Et pourtant, plus près de nous, cela m'évoque le titre du dernier livre de notre amie Katy Hazan, « Rire le jour, pleurer la nuit » tiré d'une remarque d'une éducatrice de l'après-guerre, que reprend, Katy, notre historienne de l'OSE qui reconstitue depuis une vingtaine d'années des parcours de vie et le rôle tutélaire de notre institution auprès de ceux qu'elle a appelé « Les orphelins de la Shoah ».

Comme si de rien n'était... cette expression courante recèle des trésors de signification, car c'est de ce rien dont il s'agit, peut-être ce dont le philosophe Vladimir Yankelévitch nous parle, le je-ne-sais-quoi et le presque-rien. Philosophe engagé dans la résistance qui a pensé en métaphysicien et moraliste « la mort » et « l'imprescriptibilité du crime contre l'humanité ». Ce « rien » qui n'est autre que le trou symbolique inscrit dans les générations par la shoah et dont nous assistons aujourd'hui médusé au retour du refoulé de l'antisémitisme meurtrier qui tue en France et au cœur de l'Europe. Imprescriptibilité du crime contre l'humanité qui est notre façon d'inscrire le génocide dans une catégorie anthropologique du droit, au-delà de la guerre et des catégories pensées par Freud dans son dialogue épistolaire avec Einstein dans « Pourquoi la guerre ? »

Cependant, dans ce texte qui date de 1932 Freud ouvre une piste, il nous propose de jouer la pulsion de vie contre la pulsion de mort. Il nous dit : « *Tout ce qui établit des liens affectifs entre les hommes ne peut que s'opposer à la guerre* »<sup>1</sup>. Ces liens, Freud les définit de deux genres, les liens amoureux et les liens d'identification.

Il nous faut construire une pensée de l'après-shoah, de l'après-génocide et Boris Cyrulnik y contribue grandement par ses travaux qui mêlent l'anthropologie, l'ethnologie, l'éthologie, la psychiatrie, et même l'autobiographie dans un tourbillon de pensée où les histoires intimes, bouleversées par l'histoire avec sa grande H comme le disait Perec, s'entrechoquent avec les grands bouleversements de l'histoire des hommes.

Notre engagement en protection de l'enfance n'est évidemment pas étranger à ces bouleversements historiques, je dirais même que pour l'OSE, ils constituent un point de départ, une origine de notre mise au travail en protection de l'enfance.

En effet, toute l'histoire de l'OSE s'inscrit dans ces moments inauguraux de soins, de mise à l'abri, de cache, d'exils successifs depuis sa création en 1912, à St Petersburg pour secourir les populations juives victimes de pogroms, son exil à Berlin, puis en Suisse et son installation en France depuis 1933.

De la prise en compte de ces catastrophes historiques collectives à l'intime de ce que Céline Masson appelle La route de soi.

Comme vous nous filons la métaphore du tissu, depuis le colloque Shmattès<sup>2</sup> que nous avons organisé en 2004. Dans « Un merveilleux malheur » vous nous dites « *le tissage*

---

<sup>1</sup> S. Freud, *Pourquoi la guerre ?* Résultats, Idées Problèmes II, 1921-1938, PUF, 1985, p. 212.

<sup>2</sup> *Shmattès, La mémoire par le rebut*, sous la direction de Céline Masson, Ed. Lambert Lucas Limoges, 2007.

*du sentiment de soi semble un facteur capital de l'aptitude à la résilience » ou encore « si il est vrai que la résilience est un tricot, tous ces facteurs sont associés <sup>3</sup> » plus loin « la résilience n'est pas une substance c'est un maillage. Nous sommes tous contraints de nous tricoter avec nos rencontres dans nos milieux affectifs et sociaux<sup>4</sup> » Dans cette route de soi déchirée par des drames personnels et/ou collectifs, nous saisissons la filiation qui va du tout collectif au soi individuel et nous constatons avec vous, Boris Cyrulnik, l'analogie parfois vive entre drame intime et catastrophe historique dans l'inconscient du sujet.*

A l'OSE, nous avons pris conscience de cette nécessité d'inclure et même d'institutionnaliser les récits de vie et les recueils de témoignages, très tôt. Les prémisses de ces recueils remontent à l'immédiat après-guerre, avec la publication du journal des enfants « LENDEMAINS » « PAR LES ENFANTS, POUR LES ENFANTS » publié de juin 1946 à avril 1948 par les enfants accueillis dans les 25 maisons de l'OSE et réédité en 2012<sup>5</sup>.

Simone Veil, dans la préface de la première réédition en 2000 constate : « *Dans les premiers numéros du journal, on note avant tout leur solitude, leurs difficultés à s'intégrer, leurs dissensions. Le temps qui passe les rapproche. Leur intérêt pour les gens et les choses s'éveille. le goût de vivre revient ainsi que leur capacité à se projeter dans l'avenir. Jouant le rôle de médiateur, « lendemaings » ouvre des débats, permet à chacun d'argumenter à propos du judaïsme, d'un éventuel départ en Palestine, de l'avenir qui les attend... » elle ajoute : Grâce à cette confrontation d'idées, les esprits mûrissent, favorisant la compréhension entre des adolescents unis par leur passé, mais dont chacun a désormais besoin de s'affranchir pour affirmer sa personnalité et choisir son destin »*

Autrement dit cette ouverture au monde, ce partage d'expérience, ce réveil de l'émotion, cette exposition au débat et à l'autre, permet à ces enfants de ne pas s'enfermer dans une identité de victime, le destin n'est pas écrit à l'avance nous dit Simone Veil, ce qui dans la tradition juive se dit « Ain Mazal Léisrael » que l'on peut traduire par « Il n'y a pas de destin pour Israël ».

Comme Simone Veil, vous pensez que « notre histoire n'est pas un destin ».

Dans cette histoire, l'OSE a joué et joue ce rôle de médiateur, de passeur, par sa capacité d'adaptation et de création de nouveaux dispositifs institutionnels.

Ainsi en 1995-1997, alors que la Fondation Spielberg lance son recueil de témoignages audio visuels de la Shoah en Europe, l'OSE créé en France Ecoute Mémoire, un lieu d'écoute initialement destiné à ceux qui ont témoigné de leur déportation ou de leur vie d'enfant caché pendant la guerre. Des groupes de paroles, des ateliers d'écritures et de nombreuses autres activités sont proposés par des psychologues. Ces activités offrent une matrice sociale à la résilience. L'OSE joue la pulsion de vie contre la pulsion de mort. Plus près de nous, en 2010, l'OSE ouvre un café social au cœur du Pletzel rue des Rosiers destiné prioritairement aux personnes âgées de la communauté et plus spécifiquement aux survivants de la Shoah.

*Vous nous dites « un récit n'est pas le retour du passé, c'est une réconciliation avec son histoire <sup>6</sup>. On bricole une image, on donne une cohérence aux événements, comme si l'on répare une injuste blessure. La fabrication d'un récit de soi remplit le vide des origines qui troublait notre identité. Un enfant abandonné ne sait pas d'où il vient, son image commence avec l'impossible représentation de sa mère et de son père : un gouffre à l'origine de soi ! »*

---

<sup>3</sup> Boris Cyrulnik, un merveilleux malheur, Poches Odile Jacob, 1999 ;2002 ; Paris ; p°18

<sup>4</sup> Id. : p°38

<sup>5</sup> LENDEMAINS, par les jeunes, pour les jeunes. Journal des enfants de l'OSE (juin 1946-avril 1948), Préface de la 1<sup>ère</sup> édition en 2000 par Simone Weil, édition 2012 préfacée par Boris Cyrulnik, éditions OSE et Amicale des Anciens de l'OSE, 2012.

<sup>6</sup> P°17

Et en effet, les capacités de résilience d'un sujet ne sont réalisables qu'à condition d'une part, que des facteurs de résiliences internes soient constitués avant le traumatisme, mais également qu'à la condition que les tuteurs de résilience soient actifs et inscrits dans l'environnement culturel du sujet dans l'après-coup.

Comme si de rien n'était...lorsqu'un sujet fait comme si de rien n'était, il prend le risque, à son insu, de constituer sa personnalité en faux-self (Winnicott), ce que la psychanalyste Hélène Deutsch a nommé en 1934 puis en 1942, personnalité « as if » textuellement « comme si... ». Une personnalité qui se construirait sur un faux semblant, sur un vide initial, danger qui guette un certain nombre d'enfants dont nous nous occupons en protection de l'enfance et qui développent des troubles de la personnalité du fait des défaillances précoces des relations parentales ou attitudes parentales inadaptées qui leurs sont imposées.

La clinique en protection de l'enfance, nous oblige à penser les traumatismes intimes et précoces auxquels sont confrontés les enfants ou les adolescents qui nous sont confiés par mesure administrative ou de justice et nous sommes impatients de vous entendre sur ce thème des conditions possibles de la résilience chez ces enfants blessés.